

Cénie

Françoise de Graffigny

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Épître

À MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR,

En dédiant Cénie à Votre Altesse Sérénissime, c'eſt lui faire hommage de ſon propre bienfait. Vous ſçavez, Monſeigneur, que le ſeul deſir de contribuer à vos amuſemens me fit reprendre un Ouvrage abandonné depuis pluſieurs années. Vous daignâtes en remarquer les défauts ; il devint moins informe. Vous avez pris ſur vous le danger de le rendre public ; le nom de Votre Altesse Sérénissime en a fait le ſuccès.

Ce n'eſt pas ſans une peine extrême, Monſeigneur, que je m'impoſe ſilence ſur le tribut de louanges que m'inſpireroit ma reconnoiſſance. Mais ſi l'on pardonne difficilement aux femmes de penſer & d'écrire ſur des matières qui ſont à leur portée, comment recevrait-on la peinture ébauchée que je pourrois faire des qualités éminentes qui font admirer à toute l'Europe la grandeur de votre ame ? Me conviendroit-il de parler des Villes priſes par votre courage & votre prudence, des Batailles gagnées par une valeur héréditaire aux Héros de votre ſang, dont vous rappellez ſans ceſſe le ſouvenir & l'image ? Non, Monſeigneur, il faut que je m'en tienne à l'admiration & au profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

La très-humble & très-obéiſſante Servante,

d'Happoncourt de Grafigny.

Acte I

LISETTE, SEULE.

Méricourt me ſeroit-il encore échappé ? J'ai cru le voir prendre le chemin de cette galerie. Oui, je ne me ſuis pas trompée. Monſieur, Monſieur…

MÉRICOURT, LISETTE.

MÉRICOURT.

Quoi ! c'eſt l'aimable Liſette que je retrouve ici ?

LISETTE.

Oui, Monſieur, c'eſt Liſette, toujours fidelle à vos intérêts, qui guette depuis une heure le moment de vous entretenir.

MÉRICOURT.

Il faut, ma chere enfant, remettre cette converſation à un autre tems : mon Oncle s'eſt emparé de moi au ſortir de ma chaiſe ; je n'ai encore vu perſonne.

LISETTE.

Je veux vous parler la premiere. Excepté votre Oncle, tout dort encore dans la maiſon, & j'aurai le loiſir de vous bien quereller. A-

t-on jamais fait, dites-moi, une ſi longue abſence, quand tout devoit vous rappeller ici ?

MÉRICOURT.

Je n'ai pu revenir plutôt ; tu ſçais que mon Oncle, par le même courier que je lui dépêchai à la mort de Méliſſe, me manda de ne point quitter la Province, ſans avoir terminé le Procès commencé.

LISETTE.

Je vous avois donné un bon Conſeil ; il falloit ne me point renvoyer, me laiſſer le ſoin des funérailles, & venir vous-même lui annoncer la mort de ſa femme.

MÉRICOURT.

Le Conſeil étoit très-mauvais ; Dorimond a une naïveté dans l'ame, qui ne lui laiſſe voir les choſes que comme naturellement elles doivent être ; ne point attendre ſes ordres, ne point rendre les derniers devoirs à une femme ſi chere, eût été l'offenſer par l'endroit le plus ſenſible. Mais, dis-moi ; on a donc quitté le deuil ?

LISETTE.

Oui ; depuis hier nos ſix mois ſont finis. Pour votre Oncle, il le portera, je crois, toute ſa vie.

MÉRICOURT.

Je l'ai trouvé encore plus affligé que je ne le croyois. Comment a-t-il pu ſe réſoudre à te garder ici, toi qui le fais ſouvenir ſans ceſſe de la perte qu'il a faite.

LISETTE.

Bon ! a-t-il jamais renvoyé perſonne ? À mon arrivée, le bon homme me dit en ſanglottant que je ne devois pas ſonger à ſortir de chez lui. Je vis qu'il étoit de votre intérêt que j'y reſtaſſe ; j'y reſtai.

MÉRICOURT.

De mon intérêt ? Tu es donc à Cénie ?

LISETTE.

J'y ſuis ſans y être ; car Madame la Gouvernante, avec ſes manieres poliment impérieuſes, m'écarte de ſa pupille autant qu'il eſt poſſible. Mais ſi, par-là, elle m'empêche de vous ſervir autant que je le voudrois, je ſuis du moins en état de vous avertir de ce qui ſe paſſe.

MÉRICOURT.

Eh bien ! Liſette ?

LISETTE.

Vos affaires vont mal.

MÉRICOURT.

Comment ?

LISETTE.

Très-mal, vous dis-je.

MÉRICOURT.

Parle donc ?

LISETTE.

Patience. Avant que de parler, il me faut un ſecret. Voyez ſi vous pouvez vous réſoudre à me le confier.

MÉRICOURT.

Eh ! tu n'as qu'à dire, tous mes ſecrets ſont à toi.

LISETTE.

Qui ne vous connoîtroit, croiroit déjà les tenir.

MÉRICOURT.

Comment veux-tu que je te ſatisfaſſe, ſi tu ne me dis pas ce que tu veux ſçavoir ?

LISETTE.

Étiez-vous amoureux de Meliſſe ?

MÉRICOURT.

Vous êtes folle, Liſette.

LISETTE.

Elle eſt morte, il n'y a plus rien à cacher.

MÉRICOURT.

Vous n'y penſez pas. Quoi ! l'épouſe adorée d'un Oncle à qui je dois tout !

LISETTE.

Quant aux ſcrupules, laiſſons-les à part, je ne vous en connois pas beaucoup.

MÉRICOURT.

Je ne ſuis point un monſtre, & Liſette en ſeroit un, ſi elle parloit ſérieuſement.

LISETTE.

Voyons donc ſi mon idée a ſi peu de vraiſemblance : Méliſſe, d'un caractère déteſtable, ſéduit par de fauſſes vertus un vieillard d'une probité ſcrupuleuſe, bon par excellence, eſclave de l'honneur, ennemi des ſoupçons, & que la crainte d'être injuſte rend facile à tromper. Elle s'empare de lui, à l'excluſion de tout le monde ; elle lui donne un enfant, renverſe votre fortune ; vous êtes ambitieux, vous devez la haïr, & vous rampez devant elle ! Vous êtes le plus faux ou le plus amoureux des hommes.

MÉRICOURT.

Deux mots éclairciſſent le myſtère. Dorimond ne voyoit que par les yeux de Méliſſe ; ce n'étoit donc que par elle que je pouvois me maintenir auprès de lui. Elle avoit, comme tu dis, renverſé ma fortune ; elle pouvoit la rétablir en me donnant ſa fille ; je la ménageois, cela eſt tout ſimple.

LISETTE.

La peſte, quelle ſimplicité !

MÉRICOURT.

La diſſimulation n'eſt point un vice, & trop de sincérité eſt ſouvent un défaut.

LISETTE.

Ah ! ce défaut-là ne vous fera jamais rougir ; mais l'amitié de Méliſſe ne pouvoit-elle ſe ménager tout haut ? Pourquoi tant de mots à l'oreille pendant ſa vie, & des conférences ſi ſecrettes aux approches de ſa mort ?

MÉRICOURT.

Liſette, n'allez pas plus loin, & modérez votre curioſité.

LISETTE.

Soit : auſſi-bien la partie n'eſt pas égale ; il ne me reſte donc qu'à vous avertir, premierement, de vous défier d'Orphiſe ; elle ne vous aime pas.

MÉRICOURT.

Quant à la mauvaiſe volonté de Madame Orphiſe, je m'en embarraſſe peu ; paſſons. Comment mon frere eſt-il avec mon Oncle ?

LISETTE.

Àmerveille. Depuis ſon retour, Dorimond a redoublé d'amitié pour lui ; il croit ne pouvoir trop le dédommager de l'inutilité de ſon voyage.

MÉRICOURT.

Comment ? Clerval !...

LISETTE.

Clerval n'a rapporté de de-là les Mers, que la cruelle certitude qu'il ne vous reſte à l'un & à l'autre aucun bien ſur la terre ; mais avec cela je ne vous plaindrois pas, s'il n'étoit pas plus amoureux qu'il n'eſt intéreſſé.

MÉRICOURT.

Quoi ! mon frere ſeroit amoureux de Cénie ?

LISETTE.

Il eſt plus, il eſt aimé.

MÉRICOURT.

Aimé ! cela eſt fort. Mon Oncle eſt-il inſtruit de cette intrigue ?

LISETTE.

Non, vraiment ; de l'humeur dont il eſt, il les auroit déjà mariés.

MÉRICOURT.

Peut-être ; c'eſt ſelon la maniere dont il l'auroit appris. Clerval m'enlever Cénie !... lui !... c'eſt ce qu'il faudra voir. Mais, es-tu bien sûre de ce que tu dis ?

LISETTE.

Très-sûre ; je m'y connois.

MÉRICOURT.

Que Cénie ait reçu avec indifférence des ſoins qui devoient la perſuader !...

LISETTE.

D'un amour que vous ne ſentiez pas.

MÉRICOURT.

Je le paſſois à ſon extrême jeuneſſe.

LISETTE.

La jeuneſſe a quelquefois un inſtinct plus sûr que l'expérience.

MÉRICOURT.

Mais qu'elle aime Monſieur mon frere ! il faudra, s'il lui plaît, qu'elle s'en détache.

LISETTE.

Cela ne ſera pas aiſé, je vous en avertis. Clerval eſt aimable, & tout jeune qu'il eſt, il s'eſt acquis une réputation à la guerre qui le met fort bien à la Cour ; cela ne laiſſe pas d'être un mérite auprès d'une jeune perſonne.

MÉRICOURT.

Nous trouverons des armes pour le combattre.

LISETTE.

Pour moi, je ne vous vois de reſſource que dans l'amitié que Méliſſe avoit pour vous : ſa mémoire eſt plus chere que jamais à

votre Oncle ; profitez de la circonſtance. Le voici, je vous laiſſe avec lui.

DORIMOND, MÉRICOURT.

DORIMOND.

Je ne ſçaurois me paſſer de te voir, mon cher Neveu ; je t'ai quitté pour me remettre du ſaiſiſſement que m'a cauſé notre premiere entrevue ; je te cherche à préſent ; hélas ! qui ſçait pourquoi ? Peut-être pour m'affliger de nouveau.

MÉRICOURT.

Il eſt naturel, Monſieur, que mon retour ait renouvellé votre douleur ; elle eſt ſi juſte...

DORIMOND.

Tu ſçais mieux que perſonne, ſi je dois pleurer toute ma vie cette vertueuſe épouſe. Tu excuſes mes foibleſſes ; ce n'eſt qu'avec toi que je puis donner un libre cours à mes regrets : cependant je ne voudrois pas t'en accabler.

MÉRICOURT.

Je les partage ſi ſincerement...

DORIMOND.

C'eſt ce qui doit me retenir. Tâchons de les ſuſpendre pour un moment, & parlons de tes intérêts. Je t'ai mille obligations, mon cher Méricourt ; tu as conduit mes affaires mieux que je n'aurois fait moi-même ; mais je ſens encore plus vivement les ſoins que tu as rendus à Méliſſe juſqu'à ſa derniere heure. Je veux récom-

penſer ton zèle, & je voudrois le récompenſer à ton goût ; car ce n'eſt pas faire du bien, ſi on ne le fait au gré de ceux qu'on oblige.

MÉRICOURT.

Si j'ai mérité quelque choſe, Monſieur, ce n'eſt que par mon attachement.

DORIMOND.

J'attendois ton retour avec impatience pour exécuter un projet formé depuis long-tems. Tu marquois autrefois du goût pour Clarice : c'eſt une fille faite qui convient à ton âge ; ſes parens ſont mes amis, ils ne me la refuſeront pas ; je te la deſtine avec le quart de mon bien. Ma fille ſera pour ton frere ; ils ſont d'un âge plus convenable ; cet arrangement te plaît-il ?

MÉRICOURT.

Pourquoi en faire, Monſieur ? Pourquoi vous dépouiller ? Jouiſſez de vos richeſſes, elles vous ont coûté tant de périls & de travaux !

DORIMOND.

J'en jouirai ; je vous rendrai tous heureux.

MÉRICOURT.

Eh ! Monſieur, que n'avez-vous pas fait pour nous ? Vos Neveux n'ont-ils pas trouvé dans votre maiſon des bontés paternelles, une éducation, une abondance…

DORIMOND.

Je compte cela pour rien ; c'étoit un devoir.

MÉRICOURT.

Un devoir !

DORIMOND.

Oui, un devoir. J'avois contribué au mariage de ma ſœur ; je croyois la rendre heureuſe, il en eſt arrivé tout autrement. Elle n'a pu ſurvivre au déſaſtre de ſes affaires, à la perte de ſon mari ; n'étoit-il pas juſte que je me chargeaſſe de ſes enfans ?

MÉRICOURT.

Eh bien ! Monſieur, vos prétendus devoirs ſont remplis par tout ce que vous avez fait ; c'eſt à nous, à préſent, à travailler à notre fortune.

DORIMOND.

Pourquoi vous en laiſſer la peine, ſi je puis vous l'épargner ? Le mariage que je te propoſe, eſt-il de ton goût ?

MÉRICOURT.

Monſieur... mon obéiſſance...

DORIMOND.

Ne parlons point d'obéiſſance, c'eſt une gêne ; je n'en veux impoſer à perſonne.

MÉRICOURT.

On peut obéir ſans contrainte.

DORIMOND.

Oui ; mais quand on accepte mes offres, je veux remarquer ſur le viſage une certaine joye qui m'aſſure que l'on a autant de ſatisfaction que je prétends en donner.

MÉRICOURT.

Vous devez voir, Monſieur...

DORIMOND.

Je ne vois rien qui me plaiſe. Tu ſçais que je chéris la franchiſe autant que je hais les détours.

MÉRICOURT.

Ah ! ſur la franchiſe, je crois avoir fait mes preuves.

DORIMOND.

Pas toujours. Je te ſoupçonnois autrefois d'avoir un peu trop de cette diſſimulation, que des gens plus défians que moi auroient priſe pour de la fauſſeté ; mais depuis long-tems, Méliſſe m'en avoit fait revenir.

MÉRICOURT.

Ah ! Monſieur, ſi je ne dois votre retour qu'à Méliſſe, elle n'eſt plus. Qui me répondra qu'à l'avenir...

DORIMOND.

Mon cœur ; outre qu'il m'eſt doux d'aimer mon Neveu, c'eſt que les ſoupçons m'importunent ; &, de tous les maux néceſſaires à la ſociété, la défiance eſt, à mon gré, le plus inſupportable.

MÉRICOURT.

Vos bontés me raſſurent à peine contre le malheur de perdre votre eſtime, moi qui fais mon unique étude de mériter celle de tout le monde.

DORIMOND.

Et tu as grande raiſon ; retiens ceci de moi. Avec l'eſtime générale on ne ſçauroit être tout-à-fait malheureux ; c'eſt elle qui m'a ſoutenu dans mes traverſes ; je lui dois mes richeſſes & la ſatisfaction de n'avoir rien perdu des droits de ma naiſſance dans un commerce que ma probité a rendu honorable. Au reſte, ne te fais pas une peine du paſſé. Si je ne t'eſtimois pas, je pourrois te faire du bien, mais je ne vivrois pas avec toi. Revenons à notre affaire, & parle ſincerement.

MÉRICOURT.

Vous le voulez, Monſieur ? Eh bien ! je comptois aſſez ſur vos bontés pour me flatter de devenir votre gendre.

DORIMOND.

Tu aimes Cénie ?

MÉRICOURT.

Oui, Monſieur ; mon goût pour elle, le deſir de vous être plus étroitement attaché, tout ſe raſſembloit pour faire de cette union l'objet de tous mes vœux.

DORIMOND.

Je t'en ſçais gré. Quoique Cénie ſoit bien jeune pour toi, je ſerois ravi... T'aime-t-elle ?

MÉRICOURT.

Je l'ignore, Monſieur ; il ne me convenoit pas de faire aucune démarche là-deſſus ſans votre aveu.

DORIMOND.

On ne peut ſe conduire avec plus de ſageſſe & de décence. Tu ne ſçais pas la ſatisfaction que tu me donnes, mon cher Neveu ; il y a long-tems que je t'aurois propoſé ma fille, ſi je n'avois craint de gêner ton goût pour Clarice.

MÉRICOURT.

Pouviez-vous douter de mes ſentimens ?

DORIMOND.

Allons ; je vais de ce pas te propoſer à Cénie.

MÉRICOURT.

Je crois, Monſieur, qu'il n'eſt pas à propos de lui parler devant ſa Gouvernante.

DORIMOND.

Pourquoi ?

MÉRICOURT.

Il eſt toujours prudent de ne point confier ſes deſſeins à un Domeſtique.

DORIMOND.

Tu ne connois pas Orphiſe ; c'eſt une femme d'un mérite ſupérieur, & qui n'a rien de la baſſeſſe de ſon état.

MÉRICOURT.

Il eſt vrai ; mais comme cette confiance n'eſt pas néceſſaire, on peut s'en diſpenſer comme d'une choſe inutile.

DORIMOND.

Soit : je vais ſçavoir ſi ma fille eſt éveillée, & lui communiquer notre projet.

MÉRICOURT, SEUL.

Voilà, Dieu merci, mes affaires en bon train ; mais Dorimond eſt ſi facile !... les refus de ſa fille peuvent en un moment le faire changer de réſolution... Ah ! Cénie ! tremblez pour votre ſort, ſi vous aimez aſſez Clerval pour braver mon ambition. Je ne perdrai pas impunément quinze ans de contrainte ; j'ai de quoi me venger de vos mépris.

MÉRICOURT, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien ! Monſieur : j'ai vu ſortir Dorimond ; comment vont vos affaires ?

MÉRICOURT.

Fort bien. Mon Oncle va me propoſer à Cénie.

LISETTE.

Cela eſt bon ; mais ſi elle vous refuſe ?

MÉRICOURT.

Elle n'oſeroit ; à ſon âge on ne ſçait qu'obéir.

LISETTE.

Elle eſt jeune, Monſieur ; mais ſon eſprit…

MÉRICOURT.

Je ne ſuis pas un ſot, Liſette.

LISETTE.

D'accord ; mais elle aime Clerval.

MÉRICOURT.

Et Dorimond m'aime.

LISETTE.

Ne nous flattons pas ; vous n'avez du bon homme qu'une amitié acquiſe à force d'art : il aime Clerval tout naturellement, la différence eſt grande.

MÉRICOURT.

Je m'attends à tout, je ſçaurai tout parer.

LISETTE.

En ce cas, mes petis avis vous ſont inutiles ; prenez que je n'aye rien dit.

MÉRICOURT.

Tu te fâches, Liſette ?

LISETTE.

Oui, je me fâche ; c'eſt avoir une grande habitude d'être faux, que de l'être avec moi.

MÉRICOURT.

Moi, faux ?

LISETTE.

Oui ; quelque mine que vous faſſiez, vous n'êtes point à votre aiſe ; j'avois imaginé un ſecours à vous donner, mais...

MÉRICOURT.

Dites toujours.

LISETTE.

Je m'intéreſſe à vous, je ne ſçaurois m'en défendre, & je hais complettement Madame Orphiſe. Si l'on pouvoit faire connoître à Dorimond certaines intrigues de votre frere, il en rabattroit ſur ſon compte. Je m'imagine qu'elle s'intéreſſe pour Clerval : quel plaiſir de la contrarier ! Ce ſeroit un grand point.

MÉRICOURT.

Quoi ! Liſette : il y auroit du dérangement dans la conduite de Clerval ? Ah ! parlez vîte.

LISETTE.

Je ne ſçais pas bien de quoi il eſt queſtion. Je vois ſeulement roder ici une eſpèce de Soldat, avec lequel votre frere a des conférences très-myſtérieuſes.

MÉRICOURT.

Eh bien ! ce Soldat ?

LISETTE.

Patience ; c'eſt un homme qu'il a ramené des Indes.

MÉRICOURT.

Après ?

LISETTE.

Je n'en ſçais guere plus. Juſqu'ici ils ont pris tant de précautions pour ſe parler, que je n'ai pu attraper que quelques mots de grace... de Miniſtre...

MÉRICOURT.

Il faut approfondir ce myſtère. Clerval eſt un jeune homme imprudent ; il pourroit s'être embarqué dans une affaire fâcheuſe.

LISETTE.

Dont vous voudriez le tirer, ſans doute ? La belle ame !

MÉRICOURT.

Liſette !

LISETTE.

Que diantre auſſi ! Pourquoi voulez-vous m'en impoſer ? Tenez, voici notre homme qui ſe cache. Retirez-vous, je veux le queſtionner.

MÉRICOURT.

Employe toute ton adreſſe à démêler cette intrigue, ma chere Liſette, je t'en conjure.

LISETTE.

Vous êtes vrai dans de certains momens. Allez.

LISETTE, DORSAINVILLE.

LISETTE.

Avancez, je ſuis ſeule à préſent.

DORSAINVILLE.

Sçavez-vous, Mademoiſelle, ſi Clerval eſt ici ?

LISETTE.

Clerval ! vous êtes donc bien familiers enſemble ?

DORSAINVILLE.

J'ai tort. Mais eſt-il ſeul ? Puis-je monter chez lui ?

LISETTE.

Vous êtes bien preſſé ? Cauſons un moment. Qu'eſt-ce ? Je vous trouve l'air triſte.

DORSAINVILLE.

Rarement je ſuis gai.

LISETTE.

Vous êtes donc bien malheureux ? Écoutez ; j'ai le cœur bon, & je m'intéreſſe à vous : vous vous mêlez d'intrigue, je m'en mêle auſſi ; confiez-vous à moi, je pourrai vous rendre ſervice.

DORSAINVILLE.

Je reviendrai dans un autre moment.

LISETTE.

Je ne tirerai rien de ce diable d'homme. Attendez ; Clerval eſt en compagnie, je vais l'avertir ; vous pouvez l'attendre ici.

DORSAINVILLE, SEUL.

Que l'infortune a de détails, qui ne ſont connus que des malheureux ! On ſoutient avec fermeté un revers éclatant : le courage s'affaiſſe ſous le mépris de ceux même que l'on mépriſe.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

CLERVAL.

Je vous ai fait chercher avec le plus grand empreſſement ; je vis hier au ſoir le Miniſtre, votre grace eſt aſſurée.

DORSAINVILLE.

Digne ami des malheureux ! je vous dois trop.

CLERVAL.

Vous ne me devez rien ; la Cour a ſenti, comme moi, que, quand une affaire d'honneur a réduit un homme de votre naiſſance au métier de ſimple Soldat, & qu'il a ſignalé ſa valeur, le rendre à ſa Patrie, c'eſt une juſtice, & non pas une grace qu'on lui accorde.

DORSAINVILLE.

Hélas ! que me ſervira ce retour de fortune, ſi je ne puis la partager avec une épouſe ſi digne d'être aimée !

CLERVAL.

Quelles nouvelles en avez-vous appriſes ?

DORSAINVILLE.

Toujours les mêmes. Elle a diſparu preſqu'en même tems que moi, après avoir donné le jour à une malheureuſe qui le perdit en naiſſant ; &, depuis quinze ans, aucune de nos connoiſſances ne ſçait ce qu'elle eſt devenue.

CLERVAL.

Vous ne devez pas encore déſeſpérer. Quand vous aurez repris votre nom, que vous pourrez agir ouvertement, vous trouverez plus de facilité dans vos recherches.

DORSAINVILLE.

Il y a trop long-tems que j'en fais d'inutiles, je ne la verrai plus.

CLERVAL.

Eh ! quoi ! le courage vous abandonne, quand vous touchez à la fin de vos peines ?

DORSAINVILLE.

Pardon, cher ami, ſi je ne ſens point aſſez le prix de vos bontés. Ma femme me tenoit lieu de tout ; ſans elle, il n'eſt point de bonheur pour moi.

CLERVAL.

Vous la retrouverez.

DORSAINVILLE.

Eh ! comment n'auroit-elle pas ſuccombé à l'horrible état où je l'ai laiſſée ? Prête à donner le jour au premier fruit de notre tendreſſe, je m'arrache de ſes bras, je la laiſſe ſans biens, ſans ſecours : dans cette extrémité, que pouvoit-elle devenir ?

CLERVAL.

Il y a des aſyles pour les femmes de ſon rang que le malheur pourſuit.

DORSAINVILLE.

Les Couvens ſont plus l'aſyle de la décence, que celui du malheur : l'extrême indigence n'y eſt point accueillie, & c'eſt l'état où

j'ai laiſſé ma femme. Cependant je n'ai rien négligé ; je les ai parcourus inutilement.

CLERVAL.

Peut-être, ainſi que vous, a-t-elle changé de nom ?

DORSAINVILLE.

Mais, quand cela ſeroit, pourquoi ne m'avoir pas écrit ?

CLERVAL.

La guerre, vous le ſçavez, avoit interrompu le commerce ; vos lettres & les ſiennes peuvent avoir été perdues. Moi-même je n'ai reçu aucune nouvelle de ma famille pendant tout le tems de mon ſéjour aux Indes.

DORSAINVILLE.

Que les ſoins d'un ami ont de pouvoir ſur une ame déſeſpérée ! Vos raiſons me flattent ; vous ranimez mon eſpérance.

CLERVAL.

Je la ſeconderai. Laiſſez-moi terminer votre affaire, enſuite nous agirons de concert pour l'intérêt de votre cœur. Vos lettres de grace ſeront expédiées ce ſoir ; il reſte quelques formalités à remplir : le Miniſtre exige encore de vous de ne point paroître aujourd'hui. Pour plus de sûreté, paſſez ce jour dans mon appartement ; ne nous quittons plus, je jouirai du plaiſir de vous y voir ; ſouffrez cette contrainte pour ma propre tranquillité.

DORSAINVILLE.

Qu'il eſt doux de vous devoir ! Ah ! cher ami ! la reconnoiſſance que vous inſpirez n'eſt point à charge, elle n'accable point un cœur délicat ſous le poids des bienfaits ; elle écarte ce que la crainte d'être importun a de rebutant. Vous ne ferez jamais d'ingrat.

CLERVAL.

Ami, je n'ai point vu Cénie d'aujourd'hui, il ne nous reſte rien à dire ; ſouffrez que je vous quitte.

DORSAINVILLE.

Allez ; ſi votre aimable Maitreſſe connoît comme moi le prix de votre cœur, vous êtes auſſi heureux que vous méritez de l'être.

CLERVAL.

Ne montez-vous pas chez moi ?

DORSAINVILLE.

Trouvez bon qu'auparavant j'aille encore parler à une perſonne qui pourroit ſçavoir des nouvelles plus poſitives de ma femme ; après cette démarche je viens vous rejoindre.

Fin du premier Acte.

Acte II

CÉNIE, ORPHISE.

ORPHISE.

Qu'avez-vous, Cénie ? Vous quittez votre pere, les yeux remplis de larmes ! Auriez-vous eu le malheur de lui déplaire ?

CÉNIE.

Non, ma bonne ; jamais il ne m'a témoigné tant de bontés. C'eſt ſa tendreſſe qui m'afflige.

ORPHISE.

Comment ?

CÉNIE.

Il vient de me déclarer qu'il veut m'unir à Méricourt : il croit me rendre heureuſe.

ORPHISE.

Pourquoi ne la ſeriez-vous pas ? Méricourt a de l'eſprit, de la politeſſe ; c'eſt autant qu'il en faut pour le rendre aimable.

CÉNIE.

Je ſuis cependant bien sûre de ne l'aimer jamais.

ORPHISE.

Il y a peut-être un peu de prévention dans votre dégoût : c'eſt un défaut de l'eſprit, que la raiſon corrigera.

CÉNIE.

Non, Madame ; au contraire, il me ſemble que la raiſon a beaucoup de part à ma répugnance. Je ſuis sûre qu'à ma place, vous penſeriez comme moi.

ORPHISE.

Il n'eſt pas queſtion de mes ſentimens.

CÉNIE.

Pardonnez-moi, ma bonne ; je me plais à faire cas des perſonnes que vous eſtimez. Et, sûrement, mon couſin n'eſt pas du nombre.

ORPHISE.

Pourquoi ? ſi vous en jugiez ſur ſes manieres dédaigneuſes avec moi, vous pourriez vous tromper : c'eſt un déſagrément attaché à mon état, & non pas à ſon caractère.

CÉNIE.

Mais, Madame ; s'il eſt vrai que la fauſſeté eſt un vice mépriſable, comment eſtimez-vous Méricourt ?

ORPHISE.

Je le connois peu. Renfermée dans les bornes de mon devoir, je ne me ſuis point miſe à portée de le connoître. Mais, quand il auroit la fauſſeté dont vous l'accuſez, elle eſt ſouvent le vice du monde, plus que celui du cœur. Votre franchiſe lui donnera du goût pour la vérité : vous le corrigerez.

CÉNIE.

Si le malheur que je crainds arrivoit, je me garderois bien de le corriger. En lui ôtant la fauſſeté, il ne lui reſteroit pas même l'apparence des vertus.

ORPHISE.

On ne fait pas, à votre âge, de ſi profondes réflexions.

CÉNIE.

Pardonnez-moi, Madame ; lorſqu'un vif intérêt nous y porte. Depuis longtems, je prévois les intentions de mon pere. J'ai cru ne pouvoir trop pénétrer le caractère de Méricourt ; hélas ! je n'y ai rien trouvé qui ne s'oppoſe à mon bonheur.

ORPHISE.

Le bonheur n'eſt pas toujours où l'on croit le voir : & la vertu a ſon point de vue aſſuré. Suivez-la : obéiſſez à votre pere, vous trouverez en vous même la récompenſe du ſacrifice.

CÉNIE.

Quelle récompenſe ! Madame, en me donnant ce conſeil, penſez-vous à l'horreur de s'unir à un mari que l'on ne peut aimer ?

ORPHISE.

Hélas ! c'eſt quelquefois un bonheur de n'avoir pour ſon époux qu'une tendreſſe meſurée.

CÉNIE.

Je me ſuis fait une idée différente du mariage. Un mari qui n'eſt point aimé, ne me paroît qu'un Maître redoutable. Les vertus, les devoirs, la complaiſance, rien n'eſt de notre choix ; tout devient tyrannique ; on fléchit ſous le joug ; on n'a que le mérite d'un eſclave obéiſſant. Mais, ſi l'on trouve dans un époux l'objet

de tous ſes vœux, je crois que le deſir de lui plaire rend les vertus faciles : on les pratique par ſentiment ; l'eſtime générale en eſt le fruit : on acquiert ſans violence la ſeule gloire, qu'il nous ſoit permis d'ambitionner.

ORPHISE.

Hélas ! votre erreur eſt bien naturelle. L'expérience peut ſeule nous découvrir les peines inſéparables d'un attachement trop tendre. Mais cette félicité, dont l'image vous ſéduit, dépend trop de la vie, des ſentimens, du bonheur même de l'objet aimé, pour qu'elle ſoit durable. La tendreſſe double notre ſenſibilité naturelle : elle multiplie les peines de détail, dont la répétition nous accable. Les véritables malheurs ſont ceux du cœur.

CÉNIE.

Vous vous attendriſſez. Ah ! ma bonne ! auriez-vous éprouvé des maux, dont vous ſemblez ſi pénétrée ?

ORPHISE.

Pardon, ma chere Cénie, s'il m'échappe des ſentimens que l'état où vous allez entrer, me rappelle. Je les crainds pour vous.

CÉNIE.

Vous croyez que je ne mérite pas encore votre confiance : cependant mon cœur en ſeroit digne.

ORPHISE.

Aimable enfant ! Partagez plutôt la douceur que vous me faites ſouvent éprouver. Il eſt des momens... Changeons de diſcours :

votre âge n'eſt point celui de la triſteſſe.

CÉNIE.

Je ſuis ſi malheureuſe, que je trouve de la douceur à plaindre les infortunés.

ORPHISE.

Vous m'affligez. Je voudrois que la raiſon vous fît enviſager d'un autre œil le ſort qui vous attend.

CÉNIE.

Je ne le puis.

ORPHISE.

Avec la fortune brillante dans laquelle vous êtes née, avez-vous pu penſer que vous ſeriez maitreſſe de votre choix ?

CÉNIE.

Je m'en étois flattée.

ORPHISE.

En auriez-vous fait un.

CÉNIE.

Oui, ma bonne.

ORPHISE.

Quoi ! Cénie ! vous avez diſpoſez de votre cœur ?

CÉNIE.

Épargnez-moi les reproches ; je n'ai beſoin que de conſeils.

ORPHISE.

Mes conſeils vous déplairont. Je vous plainds.

CÉNIE.

Quoi ! Madame : vous refuſeriez de me conduire dans un tems ?...

ORPHISE.

Je n'ai garde de vous abandonner. Votre heureux naturel a prévenu juſqu'ici ce que mes avis auroient pu vous inſpirer : c'eſt de ce moment, que vous avez beſoin de moi, pour vous aider à ſoutenir avec courage le ſacrifice que vous allez faire de votre goût à la vertu.

CÉNIE.

N'eſt-il donc qu'une façon d'en avoir ?

ORPHISE.

Il eſt des occaſions malheureuſes, où le choix ne nous eſt pas permis. Dans la ſituation où vous êtes, il ne vous reſte que l'obéiſſance.

CÉNIE.

Eh bien ! Madame ; mon pere eſt bon : peut-être, s'il étoit inſtruit de mes ſentimens, il lui ſeroit égal de me donner pour époux l'un ou l'autre de ſes Neveux.

ORPHISE.

C’eſt Clerval que vous aimez ?

CÉNIE.

Oui, Madame ; condamnez-vous mon choix ? vous eſtimez Clerval ; vous ſçavez s’il mérite d’être aimé. Quelle comparaiſon !

ORPHISE.

Eſt-il inſtruit de vos ſentimens ?

CÉNIE.

Non, Madame ; au moins je ne lui en ai pas fait l’aveu.

ORPHISE.

Et qu’avez-vous répondu à votre pere ?

CÉNIE.

Hélas ! rien du tout. La ſurpriſe & la douleur m’ont fermé la bouche. On eſt entré ; je me ſuis retirée pour cacher mes larmes : je crois cependant que mon pere s’en eſt apperçu.

ORPHISE.

Je n’en ſuis pas fâchée.

CÉNIE.

Vous ne condamnez donc pas le deſſein que j’ai de lui déclarer mes ſentimens ?

ORPHISE.

Je le condamne très-fort. Il eſt permis, tout au plus, à une fille bien née, d'avouer ſa répugnance, & jamais ſon penchant.

CÉNIE.

Ah ! Clerval ! qu'allez-vous devenir ?

ORPHISE.

C'eſt lui que vous plaignez ?

CÉNIE.

Oui, Madame : je puis avec courage enviſager mon malheur, & je ne puis ſoutenir l'idée de celui où je vais le plonger.

ORPHISE.

Voilà bien la confiance de votre âge. L'expérience vous apprendra que, dans le cœur d'un homme, l'amour même conſole des malheurs qu'il cauſe.

CÉNIE.

Eh bien ! Madame ; parlez-lui vous-même. Si vous lui trouvez la légereté dont vous le croyez capable, quelqu'averſion que je ſente pour le parti qu'on me propoſe, j'obéirai aveuglément. Le voici : je vous laiſſe avec lui.

ORPHISE, CLERVAL.

ORPHISE.

Demeurez un moment, Monſieur ; j'ai à vous parler de la part de Cénie.

CLERVAL.

Elle me fuit : la douleur eſt peinte ſur ſon viſage : le vôtre ſemble m'annoncer un malheur ; parlez, Madame : ô Ciel ! qu'allez-vous m'apprendre ?

ORPHISE.

Que Cénie m'a confié vos ſentimens pour elle ; qu'il faut les étouffer.

CLERVAL.

Et c'eſt elle qui vous a chargée de me le dire ?

ORPHISE.

Oui, Monſieur.

CLERVAL.

Cénie me mépriſe aſſez, pour ne pas daigner me parler elle-même. Madame, pardonnez ma défiance : je ne puis me croire auſſi malheureux que vous le dites.

ORPHISE.

Cénie épouſe votre frere : voilà la vérité.

CLERVAL.

Mon frere ! ah Madame ! plus vous ajoûtez à mon malheur, moins je le trouve vraiſemblable.

ORPHISE.

Vous vous flattiez d'être aimé, apparemment ?

CLERVAL.

Non, Madame ; mais je ne me croyois point de rival.

ORPHISE.

Si vous en avez un, il peut n'être pas aimé. Il me paroît que Cénie obéit à ſon pere ; qu'elle ſuit ſon devoir.

CLERVAL.

Ah ! je reſpire. Mon Oncle ne ſera pas inflexible.

ORPHISE.

Quoi ! Monſieur ! vous prétendez faire des démarches ?

CLERVAL.

Qui m'en empêcheroit ? Je ne dois rien à mon frere.

ORPHISE.

Non ; mais vous vous devez à vous-même de ne point porter le déſordre dans votre famille, pour ſatisfaire un goût que la premiere occaſion fera changer d'objet.

CLERVAL.

Je me mépriſerois moi-même, ſi j'avois les ſentimens dont vous m'accuſez. Non, Madame, j'eus toujours en horreur la lâcheté qui nous autoriſe à manquer de bonne foi avec les femmes. Si l'on ne croit pas aux amours éternels, on doit ſentir ce que peut une tendre eſtime ſur un cœur vertueux. Les charmes naiſſans de

Cénie me firent connoître l'amour ; le développement de ſon caractère me fixa pour jamais : c'eſt ſon cœur, c'eſt ſon ame que j'adore : ce n'eſt qu'à la beauté que l'on devient infidèle.

ORPHISE.

Il faut cependant renoncer à Cénie. Plus vous l'aimez, plus vous devez ménager ſa gloire. Qui nous détourne de nos devoirs, nous manque plus eſſentiellement que qui nous eſt infidèle.

CLERVAL.

Manquerois-je à Cénie, en me jettant aux pieds de Dorimond ; en lui déclarant mon amour pour ſa fille ; en implorant ſa bonté ?

ORPHISE.

Ce ſeroit du moins affliger le meilleur des hommes, & le plus tendre bienfaiteur. Prenez-y garde, Monſieur. La reconnoiſſance & l'ingratitude ne ſont point incompatibles : on n'a que trop ſouvent les procédés de l'une avec les ſentimens de l'autre. Qu'importe à Dorimond que vous ſentiez, au fond de votre cœur, le prix de ſes bontés, ſi vous paroiſſez ingrat, en traverſant ſes deſſeins, en affligeant ſon ame, en le privant de la ſeule ſatisfaction qui reſte à la vieilleſſe ; celle de diſpoſer, à ſon gré, de ſon bien & de ſes volontés ?

CLERVAL.

Ah ! Madame ! de quelles armes vous ſervez-vous pour combattre mon amour ? ce ſont les ſeules qui pouvoient m'impoſer un ſilence, dont ma mort ſera le fruit.

ORPHISE.

L’honnêteté de vos ſentimens me touche, Monſieur. J’ai quelque crédit ſur l’eſprit de votre Oncle : je n’abuſerai point de ſa confiance ; j’employerai ſeulement…

CLERVAL.

Vous me rendez la vie. Oui, Madame, parlez à Dorimond ; ménagez ſon cœur & ſes bontés : je compte ſur les vôtres ; ne m’abandonnez pas.

ORPHISE.

Je ne m’engage à rien du côté de votre amour. Je vous promets ſeulement de ſonder les véritables ſentimens de votre Oncle ; de pénétrer s’il eſt bien affermi dans ſa réſolution : alors, vous verrez comment vous devez vous conduire.

DORIMOND, ORPHISE, LISETTE, CLERVAL.

LISETTE, à Dorimond.

Le voilà, Monſieur ; je ſçavois bien qu’il devoit être ici.

DORIMOND.

Je vous cherche, Clerval, pour vous dire que je ſuis très-mécontent de vous.

CLERVAL.

En quoi, Monſieur, aurois-je eu le malheur de vous mécontenter ?

DORIMOND.

En ce que ma maiſon n'eſt point faite pour y retirer des intrigans, dont je ne t'aurois jamais ſoupçonné d'être le protecteur.

CLERVAL.

J'entends, Monſieur, de qui vous voulez parler. Une telle calomnie me fait frémir.

DORIMOND.

Diras-tu qu'il ne vient point chez moi un inconnu, avec qui tu as encore eu ce matin une converſation myſtérieuſe ?

CLERVAL.

Non, Monſieur ; mais, dans peu, je vous ferai connoître le plus honnête homme, & le plus infortuné des amis.

LISETTE, à part.

Tout eſt perdu ; des amis, des malheurs : nous ne tenons pas contre tout cela.

DORIMOND, à Clerval.

Un ami que l'on n'oſe avouer eſt toujours fort ſuſpect. Je ſçais des choſes là-deſſus...

CLERVAL.

On vous abuſe, Monſieur. S'il m'étoit permis de parler, je détruirois facilement ces odieux ſoupçons.

DORIMOND.

Je ne ſçaurois te croire : on n'employe pas tant de myſtères pour des choſes honnêtes.

CLERVAL.

Eh bien ! mon Oncle : le ſecret de cet infortuné doit éclater demain ; en attendant, ſi vous voulez m'accorder un moment d'entretien, je vous ferai connoître l'erreur où l'on vous a jetté, en vous rappellant le nom & la funeſte aventure d'un homme dont, plus d'une fois, vous avez plaint le malheur.

DORIMOND.

Je t'en ſerai obligé. C'eſt gagner beaucoup, que de détruire un ſoupçon. Dans un moment, nous paſſerons dans mon cabinet. J'ai auſſi à te parler d'un mariage très-convenable pour toi.

CLERVAL.

Pour moi, Monſieur ?

DORIMOND.

Oui, pour toi. C'eſt Clarice que je te deſtine : elle a du mérite ; tu la connois ?

CLERVAL.

Je vous ſupplie, Monſieur...

DORIMOND.

De quoi ? Eſt-ce encore un refus ? je commence à être las d'en eſſuyer. Je ne m'étonne pas que le Monde ſoit rempli de méchans. Le penchant au mal eſt toujours sûr de réuſſir. On peut faire des

malheureux, même ſans les connoître. Mais, quelqu'envie qu'on en ait, il n'eſt pas ſi aiſé qu'on le penſe de faire des heureux : cela rebute, & l'on devient dur, faute de ſuccès.

LISETTE.

Eh ! Monſieur ; ne vous mettez point en colere ; Monſieur votre Neveu n'eſt pas capable de vous déſobéir ; &, pour peu que vous lui faſſiez connoître que vous avez pris votre réſolution, il prendra la ſienne.

DORIMOND.

Il n'eſt pas juſqu'à ma fille... (à Orphiſe.) Madame, je ſuis fâché d'être obligé de m'en prendre à vous : je vous eſtime, & je vous croyois fort au-deſſus de ces petites intrigues de femmes, qui troublent ſans ceſſe le repos des familles.

ORPHISE.

Eſt-ce bien à moi, Monſieur, que ce diſcours s'adreſſe ?

DORIMOND.

Àvous-même ; je vous le répete. Je ſuis fâché de perdre la haute opinion que j'avois de vous ; mais je n'ignore pas les conſeils que vous donnez à Cénie.

ORPHISE.

Si vous les ſçavez, Monſieur, ils font ma juſtification ; je n'ai rien à répondre.

DORIMOND.

Ne le prenez point ſur ce ton-là ; j'ai vu moi-même ſur ſon viſage, l'impreſſion du dégoût que vous lui inſpirez pour les gens que j'aime. Je n'ai pas eu le tems de m'expliquer avec elle ; mais… Enfin, Madame, pour le peu de tems qu'elle aura beſoin de vous, je vous prie de ne plus vous mêler de nos affaires.

CLERVAL.

Quel contretems ! Ô Ciel !

ORPHISE.

Je dois vous obéir, Monſieur ; vous ſerez ſatisfait.

DORIMOND.

Allons, Clerval, je ſuis prêt à t'entendre ; viens me donner le plaiſir de te juſtifier.

ORPHISE, LISETTE.

LISETTE.

Je ne reviens point de la ſurpriſe que me cauſe la mauvaiſe humeur de Dorimond. Au moins, Madame, je n'y ai point de part.

ORPHISE.

Vous êtes entrée avec lui, vous pourriez en ſçavoir la cauſe.

LISETTE.

Moi ! point du tout. Monſieur cherchoit Clerval ; je le ſçavois ici, je l'y ai conduit ſans dire mot. Vous me ſoupçonnez, je le vois ;

cela eſt pardonnable, après la petite mortification qu'on vient de vous donner.

ORPHISE.

Si j'aimois moins Cénie, je ſerois peu touchée…

LISETTE.

Oui, Madame, vous l'aimez, & beaucoup, on le ſçait. Mais permettez-moi de vous dire que vous l'aimez mal. Pourquoi l'empêcher d'obéir à ſon pere ?

ORPHISE

Si je l'en empêchois, c'eſt que j'aurois des raiſons pour cela, & je ne les cacherois pas. Je l'exhorte à l'obéiſſance, mais ce n'eſt pas ſans déſapprouver, au fond de mon cœur, le choix de Dorimond.

LISETTE.

Peut-on ſçavoir ce qui vous déplaît en Méricourt ?

ORPHISE.

Son âge ; quoiqu'il ſoit peu avancé, il eſt ſi diſproportionné à celui de Cénie, qu'il devroit être un obſtacle invincible.

LISETTE.

Si vous entendiez les intérêts de votre Pupile, c'eſt juſtement ce qui vous le feroit deſirer, & Méricourt vous paroîtroit encore trop jeune ; je connois un peu le monde. Une jeune perſonne, en épouſant un homme âgé, devient une femme intéreſſante. Pour

peu que ſa conduite ſoit réguliere, on la plaint, on l'admire, elle acquiert du mérite ; ſes charmes s'embéliſſent de la décrépitude de ſon mari. Il meurt ; eut-elle quarante ans, c'eſt une jeune veuve ; la caducité d'un vieillard éterniſe notre jeuneſſe. Mais vous ne m'écoutez point ? Je ſuis votre ſervante.

ORPHISE, SEULE.

C'eſt donc pour mettre le comble à mon abaiſſement, que Dorimond devient injuſte ? Hélas ! j'étois réſervée à des traitemens injurieux ! digne fruit de l'état où le malheur m'a réduite... Pardonne, Dorſainville ; pour conſerver la vie d'une épouſe qui t'eſt chere, il ne me reſtoit que le choix des plus viles conditions. Tu n'en rougiras pas, j'ai ſauvé de l'opprobre ton nom & le mien... Époux infortuné ! devois-tu m'abandonner ?... Quel que ſoit le déſert qui te ſert d'aſyle, c'eſt celui de l'honneur. La honte, ce tyran des ames nobles, n'habite qu'avec les hommes. Fuyons-les... Mais, plus on m'éloigne de Cénie, plus mes conſeils lui ſont néceſſaires. Sans offenſer Dorimond, rendons à ſa fille ce qu'exigent de moi ſa confiance & mon amitié. On n'eſt pas tout-à-fait malheureux, quand il reſte du bien à faire !

FIN DU SECOND ACTE.

Acte III

DORIMOND, MÉRICOURT.

DORIMOND.

J’en ſuis, pour le moins, auſſi fâché que toi ; mais il n’y faut plus penſer.

MÉRICOURT.

Je me ſoumets ſans murmurer, Monſieur. M’eſt-il ſeulement permis de vous demander ſur quoi Cénie fonde ſes refus ? Eſt-ce haine ? eſt-ce mépris pour moi ?

DORIMOND.

Ce n’eſt ni l’un, ni l’autre. Elle ne m’a pas dit un mot à ton déſavantage.

MÉRICOURT.

Vous voulez ménager ma diſgrace, Monſieur : vos bontés ſe montrent partout.

DORIMOND.

Il n’y a point de bonté en cela ; c’eſt la vérité pure. Cénie ne m’a témoigné qu’une répugnance générale pour un engagement qui l’effraye.

MÉRICOURT.

Et cette répugnance eſt ſans doute bien naturelle ?

DORIMOND.

Ah ! n’en doutez pas.

MÉRICOURT.

Cénie ne peut avoir une inclination ſecrette ?

DORIMOND.

Je voudrois qu'elle aimât ; elle n'auroit fait qu'un bon choix, & bientôt... Sçaurois-tu quelque choſe là-deſſus ?

MÉRICOURT.

Gardez-vous bien de le penſer, Monſieur. Cénie eſt trop ſage pour avoir fait un choix ſans votre aveu, & trop ingénue pour avoir eu l'adreſſe de cacher une paſſion : vous vous en ſeriez apperçu.

DORIMOND.

Moi ! point du tout : je ſerois auſſi aiſé à tromper ſur cette matiere, que ſur bien d'autres. Je ne ſçaurois me réſoudre à être fin. La fineſſe ne va guere ſans la méchanceté. Quoi qu'il en ſoit, j'ai donné ma parole, & je la tiendrai. On ne ſçauroit pouſſer l'indulgence trop loin, quand il s'agit d'un engagement éternel. Peut-être, dans quelque tems, Cénie prendra d'autres idées ; alors je lui propoſerai ton frere.

MÉRICOURT.

Mon frere !...

DORIMOND.

Il eſt jeune ; il peut attendre.

MÉRICOURT.

Mon frere !... je n'en reviens point.

DORIMOND.

Tu m'étonnes. Ne pouvant être mon gendre, tu devrois être ravi de me voir jetter les yeux ſur Clerval.

MÉRICOURT.

Je le ſerois, ſi l'intérêt avoit quelque pouvoir ſur moi ; mais je ne connois que le vôtre, & aſſurément Clerval…

DORIMOND.

Écoutes : tu dois ſçavoir qu'il me déplaît très-fort d'entendre mal parler de lui. Tu m'avois déjà donné, ce matin, des avis, dont il s'eſt pleinement juſtifié.

MÉRICOURT.

J'ai pu me tromper, Monſieur : c'eſt l'effet d'un zèle trop ardent. J'apprends avec joie que Clerval n'a laiſſé aucune obſcurité ſur ſa conduite.

DORIMOND.

Cela étant, tu dois voir du même œil la fortune que je lui prépare.

MÉRICOURT.

La tendre Méliſſe l'a prévu ; les regrets qu'elle emporte au tombeau n'étoient que trop fondés.

DORIMOND.

Comment ! Si elle s'eſt expliquée ſur l'établiſſement de ſa fille, pourquoi m'en faire un myſtère ?

MÉRICOURT.

Dois-je croire, Monſieur, que vous ignoriez ſes intentions ? & que, ſi elle avoit choiſi un époux à ſa fille, ce n'eût pas été de concert avec vous ?

DORIMOND.

Il eſt vrai que l'établiſſement de Cénie faiſoit ſouvent le ſujet de nos entretiens. Cette vertueuſe femme, par délicateſſe de ſentimens, avoit réſolu de ne la donner qu'à l'un de vous deux ; mais je l'ai toujours vue incertaine ſur le choix de l'un ou de l'autre. Si tu en ſçais davantage, tu as tort de me le cacher.

MÉRICOURT.

Il eſt rare qu'un mourant ne s'explique pas ſur des diſpoſitions de ſa famille.

DORIMOND.

Eh bien ! parles donc.

MÉRICOURT.

Non, Monſieur. Dans l'état où ſont les choſes, vous pourriez ſoupçonner...

DORIMOND.

Je le vois : c'eſt en ta faveur qu'elle s'eſt déclarée ?

MÉRICOURT.

Oui, Monſieur. Méliſſe, touchant au terme de ſa vie, me fit approcher de ſon lit : Méricourt, me dit-elle, d'une voix preſqu'é-

teinte ; dans un moment, je ne ſerai plus : écoutez mes derniers ſentimens. J'adorai mon époux ; je lui dois mon bonheur : vous l'aimez ; héritez encore de ma tendreſſe pour lui ; devenez l'époux de ma fille ; ſoyez le fils de Dorimond ; répondez-moi du repos de ſes jours ; prolongez-en la durée ; & je perds les miens ſans regret.

DORIMOND.

Arrêtez, mon cher Neveu ; je ne puis ſoutenir... Hélas ! que ne donnerois-je pas pour que Cénie...

MÉRICOURT.

Elle ignore les dernieres volontés de ſa mere. Si vous me permettiez, Monſieur, d'avoir un entretien particulier avec elle ?

DORIMOND.

Volontiers : demeure, je vais te l'envoyer. Songes que tu me rendras le plus grand ſervice, ſi tu peux obtenir ſon aveu.

MÉRICOURT.

Je n'y épargnerai rien.

DORIMOND.

Je te défends cependant de l'intimider par la crainte de me déplaire. Obtenons tout par la tendreſſe, & rien par autorité.

MÉRICOURT, SEUL.

Voici donc le moment déciſif. Je n'ai plus rien à ménager... je le prévois : l'obſtination de Cénie me forcera d'employer

contr'elle les armes que Méliſſe m'a laiſſées ; elles peuvent devenir cruelles contre moi-même : mais une fortune immenſe peut-elle s'acheter à trop haut prix ?

MÉRICOURT, CÉNIE.

CÉNIE.

On m'avoit dit que mon pere me demandoit ?

MÉRICOURT.

Arrêtez, Cénie : c'eſt par ſon ordre que je vous attends ici. Dorimond, ſenſible aux mépris dont vous m'accablez, me permet d'eſſayer encore une fois de les vaincre.

CÉNIE.

Eſt-ce vous mépriſer, Monſieur, que d'épargner à votre délicateſſe la douleur d'avoir rendu quelqu'un malheureux ?

MÉRICOURT.

Vous me bravez, ingrate ; vous triomphez : vous croyez que l'exceſſive complaiſance de Dorimond ne vous laiſſe plus rien à redouter. Si vous ſçaviez à quel excès je pouſſe la généroſité à votre égard, cette orgueilleuſe ironie changeroit bien-tôt de ton.

CÉNIE.

J'ignore, Monſieur, les obligations que je vous ai. Si vous vouliez m'en inſtruire...

MÉRICOURT.

Vous ne les ſçaurez que trop-tôt. Vous vous repentirez peut-être, dans un moment, de m'avoir forcé à vous les apprendre.

CÉNIE.

Vous me feriez trembler, ſi j'avois des reproches à me faire.

MÉRICOURT.

Cénie, écoutez mes conſeils : conſentez à me donner la main ; votre propre intérêt me porte à vous en conjurer à genoux ; le tems preſſe, n'abuſez pas de ma foibleſſe : parlez, il n'eſt plus tems de balancer.

CÉNIE.

Je ne balance point, Monſieur.

MÉRICOURT.

Quel parti prenez-vous ?

CÉNIE.

Celui de rompre un entretien auſſi fâcheux pour l'un que pour l'autre.

MÉRICOURT, LA RETENANT PAR LE BRAS.

Non, non : il faut que ce moment décide de votre ſort.

CÉNIE.

Comment ! vous êtes aſſez hardi... Méricourt, comptez moins ſur les bontés de mon pere ; il daignera m'entendre.

MÉRICOURT.

Non, vous ne ſortirez point ; il me faut un mot déciſif.

CÉNIE.

Vous le voulez ? le voici : Mon pere m'a donné ſa parole de ne point me contraindre ; rien ne peut me faire changer de réſolution.

MÉRICOURT.

Ah ! c'en eſt trop ; il eſt tems de confondre tant de mépris. Connoiſſez-vous cette écriture ?

CÉNIE.

Oui, c'eſt celle de ma Mere.

MÉRICOURT.

Elle eſt pour Dorimond ; mais qu'importe : écoutez : [il lit] Je vous ai trompé, Monſieur, & mes remords ne peuvent s'enſévelir avec moi. La diſproportion de nos âges m'a fait craindre de retomber dans l'indigence, dont vous m'aviez tirée. Pour aſſurer ma fortune, j'ai ſuppoſé un enfant. Votre dernier voyage me facilita les moyens de faire paſſer Cénie pour ma fille. La mort me force à révéler mon ſecret. Pardonnez…

CÉNIE TOMBE ÉVANOUIE.

Je me meurs.

MÉRICOURT.

Cénie, écoutez-moi : connoiſſez du moins, en ce moment, l'excès de mon amour ; il en eſt tems encore. Je vous offre ma main : je répare la honte de votre naiſſance : je renferme à jamais votre ſecret dans les nœuds de notre mariage. Eſt-ce là vous aimer ?

CÉNIE.

Que gagnerois-je à tromper tout le monde ? pourrois-je me tromper moi-même ? montrez-moi cette lettre. [après avoir lu] Mon malheur n'eſt que trop certain.

MÉRICOURT REPREND LA LETTRE.

Eh bien ! quels ſont à préſent vos ſentimens ?

CÉNIE.

Les mêmes.

MÉRICOURT.

Quel orgueil ! Eſt-ce à vous à réſiſter, quand mon amour ſurmonte les obſtacles ; quand je devrois rougir ?...

CÉNIE.

Rougiſſez donc, mais de la fourberie dans laquelle vous n'auriez pas honte de m'aſſocier. Moi, tromper le meilleur des humains ! moi, uſurper les biens d'une maiſon ! vous me faites horreur !

MÉRICOURT.

C'eſt aimer Dorimond, que de lui conſerver ſon erreur. Méliſſe, en me confiant votre ſecret, vouloit vous rendre heureuſe, & re-

mettre les biens de mon Oncle à leur légitime poſſeſſeur.

CÉNIE.

Répare-t-on un crime par un autre ? Chaque moment me rend complice de tant de forfaits. Je ne ſçaurois trop-tôt…

MÉRICOURT.

Arrêtez : je pénetre vos deſſeins ; vous voulez me perdre. Gardez-vous de ſuivre les mouvemens de votre haine.

CÉNIE.

Je ne ſuivrai que mon devoir.

MÉRICOURT.

Non, non ; je ſçais, mieux que vous ne penſez, la cauſe de vos dédains. C'eſt moins l'honneur que l'amour qui vous guide. Vous croyez que Clerval… Il faut y renoncer. Quand il ſeroit aſſez lâche… il me reſte des armes… Gardez votre ſecret ; c'eſt le dernier conſeil que je vous donne : je vous laiſſe y rêver. Ne pouſſez pas plus loin ma vengeance, ou tremblez d'en apprendre davantage.

CÉNIE.

Que peut-il m'arriver ?… Ô Ciel ! que vois-je ?

CÉNIE, CLERVAL.

CLERVAL.

Cénie, vous pleurez ! ma chere Cénie ! Qu'avez-vous ?

CÉNIE.

Clerval ! je ſuis perdue.

CLERVAL.

Mon frere vient de vous quitter : a-t-il obtenu de Dorimond ?...

CÉNIE.

Oubliez-moi. Il n'eſt plus pour vous d'autre bonheur.

CLERVAL.

Quoi ! mon frere ! Je cours me jetter aux pieds de Dorimond. Il verra mon déſeſpoir, & il en ſera touché.

CÉNIE.

Ah ! gardez-vous de lui parler.

CLERVAL.

C'eſt vous, Cénie, qui me retenez. Je m'étois flatté au moins de n'être pas haï. Vous m'auriez vu ſans répugnance devenir votre époux ; vous me l'avez dit ?

CÉNIE.

J'en étois digne alors... Je ne le ſuis plus.

CLERVAL.

Vous ne l'êtes plus ! vous aimez donc mon frere ?

CÉNIE.

Moi, j'aimerois Méricourt ! vous me faites frémir.

CLERVAL.

Eh bien ! ſi vous ne l'aimez pas, dites-moi que vous m'aimez ; raſſurez mon cœur éperdu : laiſſez-moi diſputer à Méricourt les bontés de mon Oncle.

CÉNIE.

Mon ſort ne dépend plus de Dorimond.

CLERVAL.

Vous me déſeſperez. Quel eſt ce langage obſcur ? que je ſçache du moins la cauſe de mon malheur ?

CÉNIE.

Elle eſt en moi ſeule : elle eſt dans mon horrible deſtinée. Ne me forcez pas à rougir à vos yeux.

CLERVAL.

Vous craignez de rougir ? ah ! vous me trahiſſez.

CÉNIE.

Si vous ſçaviez... Clerval : croyez-moi, je ne ſuis point coupable... Adieu.

CLERVAL.

Cénie, qu'allez-vous faire ? Si la pitié peut encore quelque choſe ſur votre cœur, éclairciſſez mon ſort ; que je l'apprenne de votre bouche.

CÉNIE.

Vous-même, prenez pitié de moi ; voyez ma douleur, ma confuſion. Hélas ! je n'oſe lever les yeux ſur vous.

CLERVAL.

Au nom de l'amour le plus tendre, délivrez-moi du tourment que j'endure. Parlez.

CÉNIE.

Non, je ne prononcerai pas l'arrêt cruel qui nous ſépare.

CLERVAL.

Vous prononcez celui de ma mort. Craignez de m'abandonner à mon déſeſpoir. Je ne vous réponds pas de ma vie.

CÉNIE.

Quelle horrible menace pour un cœur qui ne voudroit vivre que pour vous !

CLERVAL.

Vous m'aimez, Cénie ; je n'ai plus rien à craindre : cet aveu me ſuffit. Cruelle ! pourquoi tant différer mon bonheur ? doutiez-vous de mon amour ? ah ! jugez-en par l'excès de ma joie.

CÉNIE.

Voilà ce que je redoutois le plus. Ce funeſte aveu met le comble à vos maux. Clerval, ſouvenez-vous que vous me l'avez arraché.

CÉNIE, DORSAINVILLE, CLERVAL.

DORSAINVILLE.

Ami, partagez mon tranſport : ma femme n'eſt point morte, & je puis eſperer... Que vois-je !... Je fais une imprudence.

CÉNIE, à Dorsainville.

Monſieur, vous ne pouviez venir plus à propos. Je crois reconnoître en vous cet ami de Clerval, dont il m'a conté les malheurs : ils m'ont touchée : ils doivent vous rendre ſenſible à ceux des autres. Ne quittez point votre ami. Dans un moment... Je vous laiſſe. Adieu, mon cher Clerval ; ne me ſuivez pas.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

DORSAINVILLE.

Cher ami, pardonnez mon indiſcrétion ; je ne ſens plus que votre peine. Quel eſt le malheur dont Cénie vous menace ?

CLERVAL.

Je l'ignore. Elle veut s'épargner la douleur de me l'annoncer. Hélas ! il me ſeroit bien moins cruel de l'apprendre de ſa bouche. S'il falloit la perdre !... Non, je ne puis reſter dans la cruelle incertitude où je ſuis.

DORSAINVILLE.

Je ne vous quitte pas.

CLERVAL.

Laiſſez-moi, cher ami ; il faut que j'éclairciſſe cet horrible myſtère. Cénie m'a défendu de la ſuivre ; j'éviterai ſa rencontre : mais quelqu'autre pourra m'inſtruire. Ami, ne me retenez plus ; allez m'attendre, je vous en conjure ; peut-être aurai-je beſoin de vous.

Fin du troisiéme Acte.

Acte IV

CÉNIE, ORPHISE.

ORPHISE.

Oui, je vous attendois. Venez, courageuſe Cénie, venez jouir, dans mes bras, de la victoire que vous remportez ſur vous-même.

CÉNIE.

J'ai frappé Dorimond du coup de la mort. Ce vieillard généreux n'y ſurvivra pas.

ORPHISE.

En rendant témoignage à la vérité, vous illuſtrez à jamais votre innocence. La gloire eſt la récompenſe de la vertu.

CÉNIE.

Quelle gloire ! qu'elle eſt humiliante ! ah ! Madame, que je ſuis malheureuſe !

ORPHISE.

C’eſt dans l’excès du malheur qu’il faut ranimer ſon courage. Souvent les plaintes l’amoliſſent.

CÉNIE.

Eh quoi ! me ſeroient-elles interdites, quand le Ciel me ravit ce qu’il accorde aux plus vils mortels ? Je ne prononcerai plus les tendres noms de pere & de mere. Je ſens anéantir dans mon cœur la confiance qu’ils inſpirent. Plus de ſoutien, plus de défenſeur, plus de guide à mes volontés ! mon indépendance m’épouvante ; je ne tiens plus à rien, & rien ne tient à moi. Madame, m’abandonnerez-vous ?

ORPHISE.

Non, ma chere Cénie ; vous perdez beaucoup ; mais il vous reſte un cœur. Si ma vie vous eſt néceſſaire, elle me deviendra intéreſſante.

CÉNIE.

Que ne vous dois-je pas ? Quelle généroſité !

ORPHISE.

Ah ! dites plutôt, quel bonheur pour Orphiſe !

CÉNIE.

Madame, vous aurez donc pitié de moi ?

ORPHISE.

Ma chere Cénie ! ma tendre compaſſion ne peut plus s’exprimer que par mes larmes.

CÉNIE.

Elles me ſont bien cheres ; elles banniſſent de mon cœur la crainte qui l'avoit ſaiſi. Daignez me protéger, me conduire, me tenir lieu de mere ; & que mes ſervices effacent la honte de ceux que vous m'avez rendus.

ORPHISE.

Vous, me ſervir, Cénie ! Gardez-vous bien de perdre l'eſtime de vous-même ; le découragement eſt le poiſon de la vertu. Qui ſçait à qui vous devez la naiſſance ?

CÉNIE.

Eh ! Madame ! de quels parens peut être née une malheureuſe que l'on n'a pas daigné avouer, à laquelle on a renoncé pour un vil intérêt ? Quelle preuve plus convainquante de mon néant ? Sur quel fondement pourrois-je me flatter ?...

ORPHISE.

Sur l'élévation de votre ame, ſur la nobleſſe de votre cœur, ſur vos ſentimens...

CÉNIE.

Ils ſont tels que vous les avez fait naître : je ne ſuis que votre ouvrage. Quelle ame, quel cœur vos ſoins & vos conſeils n'auroient-ils pas élevés ? Je vous dois tout, & je ne ſuis plus rien.

ORPHISE.

J'ai tout perdu, ma chere Cénie, vous ſerez tout pour moi. Mais Dorimond pourra-t-il ſe réſoudre à vous abandonner ?

CÉNIE.

Quoi, Madame ! ſi ſes bontés s'étendoient juſqu'à vouloir me garder chez lui, penſez-vous que j'y reſtaſſe ? Pourrois-je enviſager Méricourt ſans horreur ? Eſt-il un courage à l'épreuve des regards humilians des domeſtiques, de la pitié inſultante des gens du monde ? Ma funeſte aventure deviendroit la Nouvelle du Jour, & je ſerois l'objet de la curioſité du Public. J'oſe à peine lever les yeux ſur moi. Ce faſte qui ne me convient plus, me fait horreur. Fuyons, Madame : que la plus obſcure retraite enſéveliſſe à jamais le ſouvenir de ce que je crus être.

CÉNIE, ORPHISE, DORIMOND.

DORIMOND.

Tu m'abandonnes à ma douleur, ma chere Cénie ! Viens donc me raſſurer contre l'impoſture. Tu es ma fille, je le ſens à ma tendreſſe pour toi.

CÉNIE.

Hélas ! Monſieur ! il n'eſt que trop vrai que j'ai perdu le meilleur des peres !

DORIMOND.

Tes pleurs m'ont ſaiſi, ta douleur a troublé mon jugement : la réflexion m'éclaire ; un tel crime n'eſt pas ſeulement vraiſemblable. On te trompe, ma chere enfant, ou toi-même abuſée...

CÉNIE.

J’ai vu, Monſieur, j’ai lu la fatale vérité écrite de la main de Méliſſe.

DORIMOND.

La perfide ! me trahir auſſi cruellement, moi qui l’adorois ! non, je ne puis le croire. Qui ſeroient les complices de cette horrible fourberie ?

CÉNIE.

Méricourt pourra vous en inſtruire ; je vous ai déjà dit qu’il en étoit le dépoſitaire.

DORIMOND.

Méricourt ! ſe peut-il ?... Je le fais chercher ; il ne paroît point ! il craint ſans doute ma préſence. Ah ! Cénie ! devois-tu me révéler ce funeſte ſecret ?

CÉNIE.

Pouvois-je le garder ? pouvois-je vous tromper ?

DORIMOND.

Mais tu m’ôtes la vie ! Si je te perds, tout eſt perdu pour moi.

CÉNIE.

Ah ! Monſieur, vos bontés mettent le comble à mes maux. Ne voyez plus en moi qu’une malheureuſe victime de l’ambition. Je ne ſuis plus digne de votre tendreſſe ; ne m’accordez que de la pitié : ne me rendez point odieuſe à moi même, en me chargeant du malheur affreux de votre perte.

DORIMOND.

Eſt-ce donc de toi que je me plains, ma chere enfant ? Sois toujours ma fille, & mes jours ſont en sûreté. Méricourt ne vient point ! qu'il tarde à mon impatience ! Ô Ciel ! le voici : mes ſens ſe troublent à ſa vue. (à Cénie.) Ne ſortez point. (à Orphiſe.) Madame, demeurez. Ciel ! que va-t-il dire ?

CÉNIE, ORPHISE, DORIMOND, MÉRICOURT.

DORIMOND.

Approchez : venez, s'il ſe peut, détruire le ſoupçon d'un forfait dont je ne ſçaurois vous croire le complice.

MÉRICOURT.

Moi, Monſieur !

DORIMOND.

Qu'eſt-ce qu'une prétendue lettre de Méliſſe, qui vous rendroit auſſi coupable qu'elle ? Si vous pouvez vous juſtifier, ne tardez pas.

MÉRICOURT.

Pour me juſtifier, il faudroit ſçavoir de quoi l'on m'accuſe.

DORIMOND.

Je vous l'ai dit : on parle d'une lettre de Méliſſe, qui renferme un myſtère odieux. Si vous avez des preuves du contraire, ne balancez pas à les mettre au jour.

MÉRICOURT.

Qui peut être aſſez hardi pour porter juſqu'à vous ?...

CÉNIE.

Moi, Monſieur : la vérité ſera toujours ma Loi.

DORIMOND.

Voyez donc ce que vous pouvez oppoſer à cette accuſation : parlez.

MÉRICOURT.

Oui, je parlerai : je ne ſçaurois trop tôt punir l'ingrate qui veut vous donner la mort. Apprenez donc qu'elle n'eſt point votre fille. Méliſſe, preſſée de ſes remords, rend, dans cette lettre, un témoignage autentique à la vérité.

DORIMOND, APRÈS AVOIR LU BAS.

Qu'ai-je lu ? Se peut-il que tant d'horreurs ?... Cruelle Méliſſe ! que vous avois-je fait pour me jetter dans l'erreur, ou pour m'en tirer ? Ma mort ſera le prix de vos forfaits.

MÉRICOURT.

Elle a craint de perdre votre tendreſſe.

DORIMOND.

Avec quelle perfidie, en m'accablant de careſſes, elle excitoit en moi un amour paternel. Hélas ! trop bien fondé !... Mon cœur ſe déchire à ce cruel ſouvenir.

CÉNIE.

Monſieur, calmez votre douleur.

DORIMOND.

Et vous, malheureux ! qui me gardez, depuis ſix mois, ce funeſte dépôt ; qu'elles raiſons vous y engageoient ?

MÉRICOURT.

En vous découvrant cette triſte vérité, c'étoit, je l'ai prévu, vous porter le coup mortel. Plutôt que de m'y réſoudre, vous ſçavez à quoi je m'étois réduit. J'épouſois une inconnue, ſans aveu, ſans parens. Que n'aurois-je pas ſacrifié, pour vous conſerver une erreur qui vous étoit chere ?

DORIMOND.

Eh ! pourquoi donc m'en tirer ? pourquoi ſe ſervir de ces cruelles armes, pour perdre Cénie, ou pour l'engager dans un hymen qu'elle abhorre ? Méricourt, ton cœur ſe dévoile... Briſſons là-deſſus. Tu ne goûteras pas le fruit de ta trahiſon. Cénie, je vous adopte.

MÉRICOURT.

Qu'entends-je ?

CÉNIE.

Moi ! je ſerois toujours votre fille... Monſieur... Ah ! modérez vos bontés ; je ne ſuis pas digne de cet honneur.

DORIMOND.

Tu es digne de mon cœur, tu es digne de ma tendreſſe. Ma chere enfant, rentre dans tous tes droits.

CÉNIE.

Non, Monſieur : votre gloire m'eſt plus chere que mon bonheur. Souffrez qu'une retraite enſéveliſſe avec moi l'ignorance où je ſuis des malheureux à qui je dois la vie.

DORIMOND.

Tes parens ſont des infortunés. Eh bien ! ils n'en ſont que plus reſpectables. Que nos chagrins diſparoiſſent. Madame, tout ceci m'ouvre les yeux ſur les mauvais procédés dont on vous accuſoit. Demeurez avec nous ; reprenez vos fonctions auprès de ma fille.

CÉNIE.

Monſieur...

DORIMOND.

Je ne t'écoute plus : je te donne mon nom, mon bien, & plus que tout cela, l'amour d'un pere tendre.

CÉNIE.

Je me jette à vos pieds.

MÉRICOURT.

Attendez un moment, pour exprimer votre reconnoiſſance. Vous auriez, Monſieur, de juſtes reproches à me faire, ſi je tardois plus long-tems à vous faire connoître le digne objet de votre

adoption. Cette lettre eſt pour Mademoiſelle : mais vous pouvez la lire.

DORIMOND LIT.

Ce n'eſt pas ſans pitié que je vous révéle votre naiſſance : mais je touche au moment de la vérité. Votre mere vous croit morte, & ſon erreur aſſuroit encore mon ſecret : vous pouvez l'en inſtruire. Informée de l'extrême miſere où elle étoit réduite, je l'en tirai pour vous ſervir de Gouvernante. C'eſt dans ſes mains que je vous remets.

CÉNIE, DANS LES BRAS DE SA MERE.

Vous êtes ma mere ! mes malheurs ſont finis.

ORPHISE.

Ma chere fille ! quoi ! c'eſt vous que j'embraſſe.

CÉNIE.

Ma mere ! que ce nom m'eſt doux !

ORPHISE.

Trop malheureux enfant ! hélas ! que vous êtes à plaindre !

CÉNIE.

Je dois le jour à la vertu même : mon ſort eſt aſſez beau.

DORIMOND.

Voilà le dernier coup que le perfide me reſervoit. Un mortel ſaiſiſſement !... (à Cénie.) trop aimable enfant !... je ne ſçaurois

parler… je me meurs…

CÉNIE, courant à Dorimond.

Ah ! Monſieur…

MÉRICOURT.

Laiſſez : on ſe paſſera de vos ſoins ; vous n'êtes plus rien ici.

CÉNIE, ORPHISE.

CÉNIE.

Ma mere, ayez pitié de moi ; le courage m'abandonne, je ne ſçaurois ſupporter le mépris.

ORPHISE.

Rappellez votre courage, ma chere fille.

CÉNIE.

Que je vous aime ! Je ne devrois ſentir que ma tendreſſe. Ah ! ne jugez pas de mon cœur dans cet affreux moment : la joie, la douleur, l'indignation l'agitent avec tant de violence…

ORPHISE.

Ces mouvemens ſont naturels, ma chere enfant. Vous avez vu le bonheur : il a diſparu. Cependant ne déſeſperez pas ; peut-être un jour, le Ciel moins rigoureux…

CÉNIE.

Ah ! je ne regrette rien ; vos bontés me tiendront lieu de tout. Mais ſortons de cette maiſon, où je ne reſpire plus que la honte & le mépris.

ORPHISE.

Allons, allons chercher un aſyle où nous puiſſions être malheureuſes ſans rougir.

CÉNIE.

Ma mere, puiſſent mon reſpect, ma tendreſſe, ma ſoumiſſion, vous tenir lieu de ce que vous avez perdu ! Je n'oſe vous rappeller le ſouvenir de mon pere.

ORPHISE.

Il n'eſt pas tems d'en parler, ma chere Cénie. L'ame la plus ferme n'eſt quelquefois pas aſſez forte pour ſoutenir tant de diſgraces à la fois. Vous apprendrez un jour avec quel courage votre pere a ſacrifié la fortune à l'honneur. Quel pere ! Quel époux !

CÉNIE.

Que vois-je ? c'eſt Clerval ! Ah ! ſouffrez que je le fuie.

ORPHISE, CLERVAL.

CLERVAL.

Ah Madame ! que je vous rencontre à propos ! Mon oncle m'a ordonné de chercher Méricourt. En vain j'ai parcouru toutes les maiſons où il a coutume d'aller : je ne l'ai point trouvé. J'ignore ce qui s'eſt paſſé. A-t-il éclairci le ſort de Cénie ? Parlez.

ORPHISE.

Oui, Monſieur : ſon malheur eſt confirmé.

CLERVAL.

Ah ! Dieux ! Madame, ne me cachez rien. Quel parti va-t-elle prendre ?

ORPHISE.

Celui de la retraite : il n'en eſt point d'autre pour elle.

CLERVAL.

Eh bien ! oui, Madame, un Couvent eſt un aſyle reſpectable pour elle. Mais n'aurez-vous pas la bonté de l'y accompagner ?

ORPHISE.

En pouvez-vous douter ?

CLERVAL.

Je connois la bonté de votre cœur. Eh bien ! vous la ſuivrez donc ? Mais, dans ce moment de trouble, vous ne pouvez prendre les ſoins néceſſaires à ce nouvel établiſſement. Souffrez que mes ſervices... je me charge de tout ; je vais tout préparer.

ORPHISE.

Arrêtez, Monſieur : tant d'empreſſemens à ſervir les malheureux honoreroient l'humanité, s'ils étoient dépouillés de tout intérêt ; mais vous aimez Cénie. Dans la ſituation où elle ſe trouve, vos ſoins ne peuvent plus être qu'injurieux pour elle.

CLERVAL.

Ah ! Madame ! qu'oſez-vous dire ? Oui, je l'adore ; & le Couvent où je vous conjure de l'accompagner, vous doit être un sûr garant de mes intentions. Vous lui tiendrez lieu de mere. Soumis l'un & l'autre à vos volontés, je ne la verrai qu'autant que vous l'approuverez. Et, ſi ce n'eſt aſſez, je m'engage à ne la voir, qu'en lui offrant ma main.

ORPHISE.

Vous ! épouſer Cénie ! Y penſez-vous, Monſieur ?

CLERVAL.

Oui, Madame. Je ſçais ce que vous pouvez m'oppoſer ; mais toutes les chimeres adoptées par les hommes diſparoiſſent à mes yeux, dès qu'elles entrent en comparaiſon avec la vertu.

ORPHISE.

Cette généroſité ne ſuffit pas à un homme comme vous : il doit ſe reſpecter dans le choix de ſon cœur. Si la naiſſance de Cénie ſe trouvoit d'une telle obſcurité, qu'elle vous fît rougir ?...

CLERVAL.

Non, Madame. Les hommes ne s'aviliſſent que par leur propre baſſeſſe. Le tems vous apprendra...

ORPHISE.

J'admire avec quelle adreſſe les paſſions transforment leurs deſirs en vertus. Un zèle trop ardent eſt ſouvent le plus prompt à ſe démentir. Un malheur récent échauffe l'imagination : l'hé-

roïſme s'empare de l'eſprit ; on veut tout entreprendre pour les malheureux : inſenſiblement on s'accoutume à les voir, on ſe refroidit, & l'on devient comme les autres hommes.

CLERVAL.

Ah ! Madame ! en m'accablant de douleur, ne m'accablez pas de mépris. Je n'aurai pas d'autre épouſe que Cénie, recevez-en ma parole d'honneur.

ORPHISE.

Je l'accepte, Monſieur... Cénie eſt ma fille.

CLERVAL.

Vous êtes ſa mere ? tous mes vœux ſont remplis.

ORPHISE.

Non, Monſieur. Reconnoiſſez l'effet de votre aveugle tranſport : que ceci vous ſerve de leçon. Je vous rends votre parole.

CLERVAL.

Et moi, je la confirme par tout ce que l'honneur a de plus ſacré. Madame, accordez-moi votre confiance ſur les foibles ſervices que je puis vous rendre, & donnez-moi le tems de mériter votre eſtime.

ORPHISE.

Je vous honore, Monſieur, & je vais vous en donner une preuve. L'affreuſe circonſtance où je me trouve, m'engage à me

confier à vos ſoins. J'accepte, pour ces premiers momens, les ſervices que vous m'offrez. Cherchez-nous une retraite ; donnez-moi un guide pour nous y conduire. La décence ne vous permet pas de nous y accompagner. Allez : je vais tout préparer pour mon départ, & prendre congé de Dorimond.

CLERVAL.

Et moi, je cours exécuter vos ordres, & je reviens vous avertir.

Fin du quatriéme Acte.

Acte V

CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORSAINVILLE.

Repoſez-vous ſur moi : j'aurai ſoin de tout.

CLERVAL.

Ne les préſentez point comme des infortunes. Les Malheurs ne ſont pas toujours une bonne recommandation.

DORSAINVILLE.

Je ſçais ce qu'il faut dire.

CLERVAL.

Qu'elles ſoient bien traitées : ſi la penſion ne ſuffit pas, on la doublera.

DORSAINVILLE.

Vous m’avez dit tout cela.

CLERVAL.

Recommandez ſur-tout que l’on vous avertiſſe, s’il arrivoit la moindre incommodité à Cénie.

DORSAINVILLE.

Je n’y manquerai pas.

CLERVAL.

Faites bien ſentir que ce ſont des femmes de mérite. Ce n’eſt qu’en montrant pour elles une grande conſidération, que vous pourrez leur en attirer.

DORSAINVILLE.

Je n’oublierai rien.

CLERVAL.

Qu’il eſt fâcheux dans de certaines circonſtances de ne pouvoir agir ſoi-même !

DORSAINVILLE.

Quoi ! doutez-vous de mon zèle ?

CLERVAL.

Non, cher ami. Mais vous ne connoiſſez point les deux perſonnes qui méritent le plus qu’on s’intéreſſe vivement à elles.

DORSAINVILLE.

Vous lez aimez : cela me ſuffit.

CLERVAL.

Il faut ſervir les malheureux avec tant de circonſpection, d'égards & de reſpect.

DORSAINVILLE.

Qui doit, mieux que moi, ſçavoir les ménager ?

CLERVAL.

Il eſt vrai ; mais un homme de courage contracte une certaine dureté pour lui-même, qu'il peut étendre ſur les autres, ſans même qu'il s'en apperçoive. Il eſt mille petites attentions qu'on ne peut négliger, ſans bleſſer ceux qui ont droit de les attendre.

DORSAINVILLE.

Je ne manquerai à rien ; je vous en donne ma parole.

CLERVAL.

Quel inconvénient y auroit-il que je vous accompagnaſſe à cette première entrevue ? Je parlerois vivement : c'eſt le premier moment qui décide : il eſt important…

DORSAINVILLE.

De n'en point trop dire. Loin de les ſervir, votre âge, votre ton, pourroient faire un mauvais effet. Je crainds déjà que vos arrangemens ne nuiſent à leur réputation.

CLERVAL.

Comment ?

DORSAINVILLE.

Par un faſte qui me paroît déplacé. Il eſt bien difficile que leur aventure ne tranſpire pas : que voulez-vous que l'on penſe de ce que vous faites pour elles ?

CLERVAL.

Cela ne me regarde plus ; je ne fais à préſent qu'exécuter les ordres de mon Oncle.

DORSAINVILLE.

Qu'importe : il eut été plus prudent de les mettre d'abord ſur un ton approchant de leur état.

CLERVAL.

De leur état ! Ah ! gardez-vous de croire qu'il ſoit tel qu'il paroît.

DORSAINVILLE.

Avez-vous des éclairciſſemens là-deſſus ?

CLERVAL.

Il n'en eſt pas beſoin ; tout parle en elles, tout annonce ce qu'elles ſont.

DORSAINVILLE.

Je crois que la mere & la fille ont mille qualités ; mais enfin ce ne ſont pas des preuves.

CLERVAL.

Depuis long-tems je ſoupçonne Orphiſe de cacher ſa naiſſance ; tout ce que je vois me le confirme ; mon reſpect ne l'étonne point ; il lui eſt naturel d'entendre le ton dont je lui parle ; elle devine ſans doute ce que je penſe d'elle, & cependant elle ne me dément point.

DORSAINVILLE.

Elle vous a fait grace de l'affirmative ; il eſt peu de gens de cette eſpece, qui n'ayent une hiſtoire toute arrangée du malheur qui les a réduits à ſervir.

CLERVAL.

Ami, en cherchant à avilir ce que j'aime, penſez-vous ?...

DORSAINVILLE.

J'ai tort. Pardonnez à un zèle peut-être trop prévoyant ; je crains qu'entraîné par votre paſſion...

CLERVAL.

Je vous entends ; vous craignez que je n'épouſe Cénie. Eh bien ! apprenez que mon parti eſt pris, que rien ne pourra m'y faire renoncer, qu'elle ſera ma femme, dès que ſa mere y conſentira.

DORSAINVILLE.

Quoique mes diſcours vous offenſent, me taire, ſeroit vous trahir.

CLERVAL.

Voilà, voilà ce que je prévoyois ! N'ayant pas de la mere & de la fille les mêmes idées que moi, vos ſoins manqueront d'égards, votre politeſſe ſera humiliante. Ô Ciel ! s'il vous échappoit…

DORSAINVILLE.

Ah ! ceſſez de me faire injure ! Je ne ſuis point aſſez barbare pour humilier les malheureux. Je reſpecte ce que vous aimez ; mais je ne ſuis point aſſez lâche pour n'oſer combattre un penchant qui vous égare.

CLERVAL.

Eh bien ! vous le combattrez ; mais pour ce moment, n'abuſez pas du beſoin que j'ai de votre amitié ; & ſur-tout, que Cénie ne s'apperçoive pas de vos ſentimens. Renfermez votre zèle ; Dorimond vient ici ; votre préſence lui ſeroit importune ; ne vous écartez pas, je vous en conjure.

DORIMOND, CLERVAL.

DORIMOND.

Clerval ! elle ſe prépare à partir ; ſauves-moi par pitié des adieux que je ne ſoutiendrois pas : tu vois un vieillard malheureux réduit au déſeſpoir !

CLERVAL.

Pourquoi vous abandonner à la douleur, Monſieur ? N'êtes-vous pas le maître de garder Cénie ? Qui vous en empêche ?

DORIMOND.

Ses refus que je n'ai pu vaincre, la bienſéance, la compaſſion pour elle & pour moi-même.

CLERVAL.

Si vous vouliez, Monſieur...

DORIMOND.

Non ; il y auroit de la barbarie à la retenir malgré elle, dans une maiſon où tout lui rappelleroit ſon infortune.

CLERVAL.

Eh ! Monſieur, n'eſt-il pas un moyen de vous l'attacher par des nœuds ſi ſacrés, que jamais ?...

DORIMOND.

Je l'avois imaginé d'abord ; mais l'adoption de Cénie te priveroit de mon bien ; ce ſeroit une injuſtice dont jamais je ne me rendrai coupable.

CLERVAL.

Eh ! Monſieur, que m'importe votre bien ? diſpoſez-en à votre gré ; j'y renonce ; je le ſignerai de mon ſang.

DORIMOND.

Ton déſintereſſement ne peut être une excuſe pour moi. Si je cédois à tes deſirs, ta généroſité dégénéreroit en extravagance, & ma complaiſance en foibleſſe… Je mettrai Cénie & ſa mere à l'abri des coups de la fortune. Tu donneras ce porte-feuille à Orphiſe ; ce n'eſt qu'en attendant que je m'arrange pour le reſte. Je prétends auſſi que Cénie trouve dans ſa retraite, non-ſeulement le néceſſaire, en abondance, mais les choſes de pur agrément. Il faut de toute maniere tâcher d'adoucir ſon infortune.

CLERVAL.

Mon Oncle, achevez votre ouvrage ; ne mettez point de bornes à vos bontés.

DORIMOND.

C'eſt ſur toi, mon cher Neveu, que je dois à préſent les répandre. Je veux réparer mes torts, & te faire un bonheur durable.

CLERVAL.

Oui, Monſieur, il dépend de vous ; d'un ſeul mot, vous pouvez combler tous les vœux de mon cœur.

DORIMOND.

Si tu aimes, que ne parles-tu ?

CLERVAL.

Monſieur… (à part.) que je ſuis interdit !… (haut.) je n'oſe prononcer…

DORIMOND.

Ton embarras fait la moitié de la confidence ; acheve, nommes-moi ma Niéce.

CLERVAL.

Cénie.

DORIMOND.

Cénie !

CLERVAL.

Oui, je ne puis vivre ſans l'adorer. Vous l'aimez, vous craignez de la perdre ; rendez-lui ſon état, illuſtrez ſa vertu, & que notre félicité prolonge la durée de nos jours.

DORIMOND.

J'apprends ta paſſion avec douleur, ſans pouvoir la condamner. Cénie n'eſt que trop digne d'être aimée, mais elle ne peut être ta femme.

CLERVAL.

Quel obſtacle invincible ?...

DORIMOND.

Sa naiſſance.

CLERVAL.

Vous vouliez l'adopter ?

DORIMOND.

Je crois te l'avoir dit. Quand j'eus cette penſée, le funeſte ſecret n'étoit découvert qu'à demi. Ses parens inconnus pouvoient ne pas porter la honte dans ma famille. Mais ſa mere…

CLERVAL.

Orphiſe n'eſt point née pour l'état où elle eſt, Monſieur ; des diſgraces l'ont ſûrement réduite à l'abaiſſement que vous lui reprochez.

DORIMOND.

Vas, mon cher Neveu, tu t'abuſes ; ſi elle avoit quelque naiſſance, elle n'en feroit plus myſtère. L'humiliation eſt la peine la plus ſenſible ; on ne la ſouffre pas, quand on peut s'en garantir.

CLERVAL.

Elle eſt peut-être d'un rang ſi élevé, que même la modeſtie l'oblige à le cacher.

DORIMOND.

Eh bien ! pour te prouver combien je deſire ton bonheur, vois, cherches à donner quelque certitude à tes ſoupçons. Hélas ! je deſire plus que toi ce que je ne puis eſpérer.

CLERVAL.

J'y cours ; mais la voici.

DORIMOND, CLERVAL, CÉNIE, ORPHISE.

CÉNIE.

C’eſt à vos genoux, Monſieur, que je viens vous rendre graces de tant de bienfaits. Je n’oublierai jamais que j’eus l’honneur d’être votre fille ; vous ne rougirez pas d’avoir été mon pere.

DORIMOND.

Je m’arrache à moi-même, en me ſéparant de toi, & je ne ſuis pas moins à plaindre.

CLERVAL, qui a parlé bas à Orphise.

Non, Madame, vous n’êtes point ce que vous voulez paroître ; dites un mot, vous aſſurez mon bonheur.

ORPHISE.

S’il dépendoit de moi, Monſieur…

CLERVAL.

Il en dépend ; confiez à mon Oncle le ſecret de votre naiſſance : doutez-vous de ſa diſcrétion ? doutez-vous de ſa prudence ? Ah ! Madame ! parlez.

ORPHISE.

Le courage & le ſilence font la nobleſſe des malheureux. Ne m’enviez pas la ſeule gloire qui me reſte.

CLERVAL.

Monſieur ? eſt-ce ainſi que le vulgaire s’exprime ? Eſt-il des titres plus nobles que les ſentimens ?

DORIMOND.

Madame ; puiſque vous le voulez, je ne ferai aucun effort pour arracher votre ſecret. Mais comment ſe peut-il que votre fille vous ait été ravie, ſans qu'aucun ſoupçon vous ait engagée à faire des recherches, qui nous auroient à tous deux épargné bien des peines ?

ORPHISE.

Les plus funeſtes circonſtances préſiderent à la naiſſance de cette infortunée. Dans cet affreux moment, on l'ôta de mes yeux. La mort n'avoit qu'un pas à faire pour venir juſqu'à moi ; le Ciel en courroux me rendit à la vie, mais ne me rendit point ma fille ; on m'annonça ſa mort. Quelles raiſons m'auroient engagée à prendre des ſoupçons ſur un accident ſi commun ? Vous ſçavez le reſte.

DORIMOND.

Oui ; j'en ſçais aſſez pour me déterminer. Madame, rendez-moi ma fille, & que l'hymen de Clerval nous réuniſſe.

CLERVAL.

Ah ! mon Oncle !

DORIMOND.

Madame, vous ne répondez point ?

ORPHISE.

J'oſe à peine, Monſieur, prononcer une réſolution que peut-être vous trouverez étrange. Dans toutes autres circonſtances, vos

bontés honoreroient Cénie ; dans celles où nous ſommes, la retraite eſt le ſeul parti qui nous reſte.

DORIMOND.

Quoi ! vous me refuſez ?

ORPHISE.

En admirant, en reſpectant vos vertus, en leur payant un tribut de mes larmes, je ne puis accepter des offres qui auroient fait l'objet de mes deſirs, dans un tems plus heureux. (à Clerval.) Monſieur, vous m'avez promis un guide ; un plus long retardement ne ſerviroit qu'à prolonger des regrets que nous devons nous épargner à tous. Daignez les abréger.

CLERVAL, AVEC DÉPIT

Oui, Madame, oui, vous ſerez obéie.

DORIMOND, ORPHISE, CÉNIE.

ORPHISE.

Je vois que mes refus vous offenſent, Monſieur. En effet, que pouvez-vous penſer du parti que je prends, quand vous ne devez attendre que de la reconnoiſſance ? J'en ſuis pénétrée, & votre eſtime m'eſt trop chere pour ne pas l'acheter d'une partie de mon ſecret. Jugez-moi, Monſieur ; puis-je ravir au pere de Cénie le droit de diſpoſer de ſa fille ?

CÉNIE.

Quoi ! mon pere eſt vivant ? Pourquoi n'eſt il pas ici ? Courons le chercher.

ORPHISE.

Malheureuſe Cénie ! vous apprendrez tous vos malheurs.

ORPHISE, CÉNIE, DORIMOND, CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORIMOND.

Clerval, te voilà déjà ? Ma tendreſſe redouble dans cet affreux moment ! Madame, ne l'emmenez pas encore, je ſens le prix de chaque inſtant. Monſieur, vous êtes ſans doute cet ami de Clerval, qui veut bien ſe prêter à la douloureuſe circonſtance où nous nous trouvons ? Que ne puis je payer ce ſervice !... Si Clerval m'avoit confié plutôt...

DORSAINVILLE.

Monſieur...

DORIMOND.

Madame, avant de nous quitter, expliquons-nous, je vous en conjure ; vous menacez Cénie de nouveaux malheurs : Dois-je les ignorer ? Ne pourrois-je les prévenir ?

ORPHISE.

Non, Monſieur ; le ſort qui les a raſſemblés ſur ſa tête, peut ſeul les faire ceſſer. Souffrez que je vous épargne des confidences qui ne doivent être faites qu'aux cœurs inſenſibles.

DORSAINVILLE.

Quel ſon de voix !... Il porte dans mes ſens une émotion !...

DORIMOND.

Monſieur, je vous les recommande ; devenez leur ami & le mien.

DORSAINVILLE.

Monſieur, la reconnoiſſance & l'amitié m'attachent depuis long-tems à votre famille.

ORPHISE.

Qu'entends-je ?... Quel ſaiſiſſement !

DORIMOND.

Ma chere Cénie !...

CÉNIE.

Que j'expire dans vos bras !

ORPHISE.

Les malheurs l'ont changée ; mais cette voix ſi chere ! Eſt-ce une illuſion ?

CÉNIE.

Adieu, Clerval.

CLERVAL, PRENANT AVEC TRANSPORT LA MAIN DE CÉNIE.

Ami, donnez la main à Madame.

DORSAINVILLE.

Que vois-je !... Je n'en ſçaurois douter.

ORPHISE.

C'eſt lui !... je meurs !

DORSAINVILLE.

Épouſe infortunée ! ouvrez les yeux ; reconnoiſſez le plus heureux des hommes, & le mari le plus tendre.

ORPHISE.

Dorſainville !... Cher époux !... par quel bonheur !... Cénie, embraſſez votre pere.

DORSAINVILLE.

Cénie, ma fille ! Ciel ! vous me comblez de biens !

DORIMOND.

Quoi ! Monſieur...

CLERVAL.

Oui, mon Oncle, c'eſt chez vous que le Marquis Dorſainville trouve la fin de ſes peines, & ſon bonheur.

DORIMOND.

Je ſuis prêt à mourir de joye. Madame, quelles excuſes n'ai-je pas à vous faire ? Monſieur, refuſerez-vous Cénie aux vœux de Clerval ?

CÉNIE.

Mon pere, vous avez lu dans mon cœur ; ſuis-je digne de vos bontés ?

DORSAINVILLE.

Pourrois-je condamner des ſentimens ſi juſtes ? Vous devez à Clerval vos biens, votre rang, votre pere. (à Dorimond.) Monſieur, en lui donnant ma fille, je ne m'acquitte pas de tout ce que je lui dois.

CLERVAL.

Cénie... Madame... Mon Oncle, en me rendant heureux, laiſſerez-vous à mon frere le malheur affreux de votre diſgrace ?

DORIMOND.

Je lui donnerai de quoi vivre dans le grand monde ſa patrie ; mais je ne le verrai pas. Allons, vivons tous enſemble, & que la mort ſeule nous ſépare.

ORPHISE.

Jouiſſez, Monſieur, du bonheur que vous répandez ſur tout ce qui vous environne. Si l'exceſſive bonté eſt quelquefois trompée, elle n'eſt pas moins la premiere des vertus.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/C%C3%A9nie. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.